

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Atelier **Le poète et le réel**

Jacques Brault

Volume 22, numéro 4 (130), juillet-août 1980

Et la poésie?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1980). Atelier : le poète et le réel. *Liberté*, 22(4), 44–45.

Troisième atelier :

LE POÈTE ET LE RÉEL

Texte de présentation :

Jacques Brault

Je crois du réel qu'il demeure une énigme. Tous les efforts de connaissance n'ont pas réussi même à circonscrire l'interrogation simple (et par là vertigineuse) du « pourquoi » de la perception. Pourquoi le monde existe-t-il ? Pour exister ? Cette question, revenue en écho, fige la pensée dans le psittacisme. Et d'ailleurs, y a-t-il vraiment question ? Le doute naît de l'affrontement de deux certitudes contradictoires. Quelle certitude possédons-nous, hormis celle de n'être certains de rien ? Voyons les apparences : on les définit comme ce qui s'offre à l'appréhension des sens ; on dit aussi qu'elles sont trompeuses, qu'il faut les traverser ou les dépouiller. Mais, depuis longtemps, les philosophes qui se refusent à l'idéalisme et se donnent au réalisme, une fois qu'elles ont dévêtu l'être nouménal ou l'existant brut de son écorce, s'empressent de rhabiller l'arbre de leur connaissance ébahie. Et pour cause : l'écorce, c'est l'arbre entier comme la peau est le corps entier. On en doutait plus qu'on ne s'en doutait. On le croit aujourd'hui, on adhère à la conviction que les apparences ne se bornent pas à l'apparence ; qu'elles sont réelles. Que signifie cette redistribution des caractères ontologiques ? Qu'est-ce que ce réel, dont on attend qu'il nous confirme et nous reconforte dans notre ignorance savante ?

Quand le poète, après Novalis et Paul-Marie Lapointe, affirme de la poésie qu'elle constitue le « réel absolu », notre perplexité risque d'être non pas grande, mais énorme. Quoi ? Le phénomène, la structure, le noyau, la matrice, enfin cela qu'on désigne à l'aide d'un lexique approximatif, cela resterait impénétrable, puisque du relatif à l'absolu manquent non seulement la solution de continuité, mais encore la moindre commune mesure ? C'est à peine si nous savons que nous ne savons pas, et le poète prétendrait de la poésie comme fonction, travail, objet, manifestation, qu'elle est le réel absolu ? Non, il doit y avoir malentendu ou supercherie.

Et pourtant, quelque chose nous suggère, de loin et de près, que nous ne posons pas en vain la question du pourquoi des pourquoi. Entre la *mousikè* de Platon ou la *mimèsis* d'Aristote et le *tao* chinois ou le *satori* japonais, la distance reste minime si nous considérons, ne serait-ce qu'un instant, notre inconnaissance du réel

comme la seule connaissance viable et praticable. L'irréel et le surréel, dès lors, prennent un sens, dérobé, pour peu que nous laissons aux apparences leur caractère d'absolu. C'est dire, en d'autres mots, que le réel est absolu parce que les apparences ne sont pas relatives à une forme idéale ; et qu'en conséquence l'irréel et le surréel, eux, sont bel et bien inscrits dans la relativité de l'entreprise épistémologique.

La poésie délimiterait donc son aire d'exploration et de transformation dans le seul champ des apparences et des singularités. Elle viserait par tous ses moyens à voir ce que d'habitude on se contente de regarder : l'absolu est réel, est le réel, et matière vivante, historique, mouvante, contradictoire, opposée à la mort entropique. L'irréel et le surréel, assumant le rôle d'intériorité, ne feraient qu'apparaître à la pensée, ils existeraient comme des effets relatifs à une cause ou comme les dérives d'un courant énergétique qui les produiraient en les abandonnant à leur entité trompeuse.

La poésie, métaphysique matérialiste, qu'elle célèbre la vie quotidienne ou la vie éternelle, qu'elle se brosse les dents cinq fois par jour, qu'elle se mouche avec ses doigts, ou qu'elle s'abîme dans la contemplation d'une totalité parfaite, qu'elle dise l'on-ne-sait-quoi, le presque rien, la poésie glisse à la surface des choses, sur l'épiderme du monde, toujours, et c'est ainsi qu'elle est réel absolu. Le pourquoi des pourquoi, elle l'accomplit comme un geste de jour et de nuit, précisément sans demander : « pourquoi ? », sans s'installer dans la vaine recherche du fond du fondement.

En dernière analyse commence l'analyse. La poésie n'est pas analytique. Ni synthétique. Elle est parole du réel. Elle ne dit pas que ; elle dit. L'arbre ne s'explique pas. Il croît et décroît dans le même élan de vie et de mort. Il est absolu. Quand on l'utilise comme matériau ou comme métaphore, on le déplace, on le relativise. Il devient irréel ou surréel — une apparence trompée. Prétendre faire advenir à la surface le plein caché des choses ou le secret des êtres, c'est avoir préalablement inféré qu'un vide insignifiant les entoure. Mais le vide, oui, n'est-ce pas la chose et l'être même ? Un vide vibratoire et ductile, animé de tous les accidents et incidents que nous tenons pour peu de réalité alors qu'ils soutiennent le poids du réel ?